

sés, entre Luxembourg & Thionville au sujet des déserteurs. Une heure après l'arrivée de ce détachement, un Officier de l'Empereur, en venant réclamer ces cinq hommes & leurs chevaux, a été assailli d'injures : sa cocarde noire, qu'il avoit à son chapeau, lui a été arrachée par la garde nationale qui s'étant emparé de lui, l'a conduit à la Municipalité, après l'avoir confi-gné aux portes. »

« La Ville a refusé de rendre hommes & che-vaux, à la réclamation de l'Officier de l'Empereur, envoyé par le Commandant de Luxembourg, avant que l'Assemblée nationale en eût décidé autrement ; & ce malgré les instances de M. de *Klingling* qui commande à Thionville, & qui ne vouloit pas violer les droits des traités concernant les déserteurs. La Municipalité en sa qualité de *Souverain*, & munie de la toute-puissance, a agi despotiquement sans avoir égard ni à M. de *Klingling* ni à aucune autre considération. Tous ses Membres rassemblés, la Municipalité a dé-cidé hier fort tard, que l'Officier de l'Empereur pourroit s'en retourner : que les cinq déserteurs, sortiroient de prison, qu'on leur donneroit à cha-cun dix écus, & qu'ils auroient la liberté de s'en retourner chez eux à leur volonté ; mais que leurs chevaux seroient vendus au profit de la Nation »

« L'Officier de l'Empereur, en pleine séance de la Municipalité assemblée, a voulu plusieurs fois réitérer ses réclamations ; le Maire & ses Ad-joins lui ont répondu que s'il persistoit, on le mettroit à la lanterne : cette réponse a été ap-puyée par la populace rassemblée à ce sujet. L'Of-ficier, & son Maréchal-de-Logis qu'il avoit amené, ont gardé le silence. Ils s'en sont retour-nés. M. de *Klingling* a été forcé d'acquiescer à la

volonté souveraine de la Municipalité, qui a  
eufreint les traités jusqu'ici respectés. »

( Cette Lettre authentique nous a été confiée par  
une personne respectable, qui l'a reçue d'un Officier  
du Régiment Dauphin en garnison à Thionville ).

Dunkerque, ce 3 juin 1793.

Des soldats du régiment Colonel-Général  
infanterie, & Viennois, en garnison dans cette  
ville, profitant du bienfait que le patriote Mi-  
nistre de la Guerre leur a obtenu de nos légis-  
lateurs, affluèrent avant-hier à une séance des  
amis de la constitution. Elle roula pendant plus  
de trois heures sur les moyens de se défaire de  
leurs Officiers. M. Daponceaux, beau-frère de  
l'auguste M. Merlin, & dont le patriotisme  
n'est pas moins actif, présenta cette motion sous  
toutes les formes qu'il crut propres à la faire  
adopter. Effectivement, sa vive, éloquente lui  
réussit; ces trois jeunes recrues du régiment  
Colonel-Général, nouvellement admis au club,  
après avoir prêté leur serment de dénonciation,  
l'appuyèrent avec chaleur. Un caporal de Vien-  
nois se leva pour la combattre, & le fit avec  
cette franchise qu'on peut attendre d'un brave  
& loyal militaire. La voix de ce brave caporal  
fut étouffée dès qu'il voulut rendre justice aux  
officiers de la garnison; & l'on arrêta de faire  
une adresse à l'Assemblée nationale, pour solli-  
citer le renvoi des officiers. »

M. de Théau, Lieutenant-Colonel & Com-  
mandant du premier régiment Colonel-Général,  
sachant très-bien que le patriotisme de ses sol-  
dats ne consiste pas à commettre des atrocités,  
encore moins à les diriger contre leurs supérieurs,  
de qui ils n'ont jamais reçu que des preuves  
d'attachement, avant-hier matin après l'exercice

« tenu le discours suivant aux deux bataillons : »

« La persuasion où je suis que des descendans de l'ancien Picardie , régiment qui n'eut jamais que l'honneur pour guide , & la gloire pour objet , sont incapables de participer par leur consentement ou leur approbation , à un crime qui souilleroit à jamais les drapeaux , me détermine à vous dénoncer des soldats portant notre uniforme , qui se sont oubliés au point de prendre la parole dans une société publique , pour appuyer la motion aussi impolitique qu'indécente de demander le renvoi des Officiers de l'armée. »

« S'il étoit nécessaire, Messieurs, de vous retracer la conduite de ceux que l'on cherche à vous faire outrager , par l'appât de l'intérêt & de vains honneurs , je vous dirois que , dans les moindres circonstances , vos officiers vous ont donné des preuves non équivoques de leur attachement. Rappelez-vous , en dernier lieu , votre malheureuse affaire de Lille , où , se regardant plutôt comme vos amis que comme vos supérieurs , ils se sont mis à votre tête pour vous faire un bouclier de leur corps , quand ils ont vu qu'ils ne pouvoient vous détourner de courir inconsidérément à une mort presque certaine , en essayant de venger le meurtre de vos camarades. »

« Mais que dis-je ? c'est faire injure à votre cœur que de le soupçonner d'ingratitude & de trahison ! Il est malheureux pour le corps qu'il ne se soit pas trouvé à cette assemblée quelqu'un de nos camarades aussi-bien pensant , & doté de la même énergie , qu'un sous-Officier du vingt-deuxième régiment , qui a su rendre justice à ses officiers. »

« Je m'arrête ! mon cœur navré ne peut plus que vous attester, Messieurs, que le vœu le plus ardent de vos Officiers, est de contribuer à votre bonheur, & de mourir à votre tête, en combattant les vrais ennemis de la patrie. »

« Ce discours, prononcé avec l'accent de l'éloquence militaire, a produit l'effet qu'on devoit en attendre. J'ai vu l'indignation se peindre sur la figure des grenadiers, des soldats, sur-tout de ces respectables vétérans, qui n'ont pu, sans un attendrissement mêlé d'un noble orgueil, s'empêcher d'appeler la gloire attachée aux drapeaux de Picardie. Les murmures les plus violens alloient élever contre ces jeunes audacieux, envoyés sans doute dans le corps, pour y porter le trouble & le désordre, si l'on n'avoit fait souvenir le soldat qu'il étoit sous les armes. A peine rentrés dans leur quartier, toutes les compagnies nomment des députés pour aller porter à M. de Théon l'expression de leurs regrets, du déshonneur de la démarche de ceux qu'ils regardoient comme indignes d'être leurs camarades, & enfin du dévouement le plus parfait à lui, & à tous leurs supérieurs. » Le même soir, ils ont adressé la lettre suivante au Club de Dunkerque.

MESSIEURS,

« Trop instruits des démarches de quelques-uns de nos camarades, faites sans notre participation, à l'égard de nos Officiers, dont ils ont demandé le renvoi à votre Société, nous ne pouvons que mépriser une pareille conduite de leur part ; mais nous aimons en même temps à nous persuader qu'ils ont été séduits par des conseils perfides. Quoi ! Messieurs, renvoyer nos Officiers ! Et à quel titre ?

En avons-nous le droit? Quel est le Décret, quel est l'ordre qui nous y autorise? Et quand nous en aurions le droit! Quel est le mal, quelle est l'injustice dont nous avons légitimement lieu de nous plaindre d'eux? Non, Messieurs, nous ne donnerons jamais notre consentement à une motion aussi injuste. En conséquence, nous avons l'honneur de vous prévenir que nous protestons hautement contre ce qu'ont pu faire à cet égard quelques particuliers, sans notre aveu; & nous sommes dans la ferme & judicieuse résolution de marcher toujours avec honneur sous les ordres de nos Officiers, dont nous avons d'autant plus lieu de nous louer, que dans notre malheureuse affaire de Lille, ils nous ont donné des preuves sensibles de leur sincère attachement. Nous n'aurons point aujourd'hui la lâcheté de les payer d'une ingratitude aussi noire que honteuse: notre ambition est d'être connus par des sentimens plus nobles. Telle est, Messieurs, notre manière de penser.»

« Nous en faisons part aujourd'hui, comme à vous, à MM. les Amis de la Constitution des Jacobins à Paris.»

Lille le 7 juin 1791.

Colmar, le 7 juin 1791.

« Je viens, Monsieur, de lire avec le plus grand étonnement dans le N<sup>o</sup>. 92 du *Journal des Mécontents*, que les *Chasseurs à Abbeville* se disoient à renvoyer leurs Officiers. Je suis en pressé de détruire un bruit aussi calomnieux & aussi insultant pour un régiment, dont le bon esprit & l'exacte discipline ne se sont point démentis un seul instant. Il règne au contraire la plus parfaite union entre les Chefs & les Subordonnés; elle est fondée sur l'estime réciproque

des uns & des autres, & sur leur commun dévouement à la chose publique. Les éloges dont ce Corps a été comblé, & par le Ministre & par tous les Corps Administratifs des Départemens où il a été employé; la justice qu'on a rendue publiquement à son patriotisme & à sa conduite distinguée, sont des preuves qu'il est incapable de se déshonorer par une action aussi lâche, & aussi infâme que celle dont on lui suppose le projet..»

« Votre journal étoit le plus universellement répandu, je vous prie en grâce d'y inférer ma lettre; afin d'arrêter l'effet d'une aussi calomnieuse imputation, & montrer qu'il est heureusement encore des régimens qui savent respecter leur devoir. »

MURAT, *Lieutenant-Colonel.*

*Orange, du 6 juin 1791.*

« La Municipalité d'Avignon, consternée des menaces réitérées des brigands, a envoyé des Députés à Aix demander du secours au Directoire du Département; mais ce secours lui a été absolument refusé. La prétendue Assemblée électorale a été ignominieusement chassée de Sorgues; les femmes même en ont poursuivi les Membres, dont plusieurs se sont retirés. Le reste s'est présenté à Pernes, & on lui a fermé les portes de cette ville. Cette Assemblée n'a pu trouver d'asyle qu'à Cavaillon; & vraisemblablement ce ne sera pas pour long-temps. Les brigands annoncent toujours qu'ils vont attaquer Carpentras; mais ils n'osent en approcher, & n'en forment le blocus que de fort loin, en occupant les bourgs & villages circonvoisins... Les habitans de Car-

penras font continuellement des sorties , & ne rentrent presque jamais fans avoir fait des captures plus ou moins considérables , ils vaquent même aux différens travaux de l'agriculture , sous de bonnes escortes accompagnées de canons de campagne. On a commencé à investir le Comtat de troupes , du côté de la France , afin d'éviter la contagion du brigandage. Le commerce des départemens voisins souffre beaucoup des troubles de ce pays , & les Dauphinois sur-tout menacent de les faire cesser , & n'y met bientôt un terme. L'oppression du bas Comtat est au comble. Une partie du haut Comtat n'y est pas aussi exposée par les précautions que le Département de la Drôme a prises , pour empêcher toute violation du territoire François. »

« On a arrêté à Villeuve-lez-Avignon , trois embaucheurs dépêchés par l'armée de Monteux. Les soldats du détachement de Bourgogne , infanterie , qu'ils ont voulu corrompre dans cette ville , les ont dénoncés ; mais par prudence , & par la crainte de quelque atroce représaille , la Municipalité les a fait relâcher au bout de quelques jours. »

P. S. Un parent du sieur *Tournal* nous a mandé qu'on n'imputoit à ce Gazetier d'avoir été saisi à la Palud avec 250 mille livres en argent & en assignats , que pour l'exposer à la fureur du Peuple ; nous nous faisons un devoir de rapporter cette réclamation , car nous ne voudrions pas avoir le tort de calomnier même un méchant homme , & il paroît évident que , sur ce point , on a calomnié le sieur *Tournal*.

---

---

# MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 25 JUIN 1791.

---

---

PIECES FUGITIVES  
EN VERS ET EN PROSE.

---

---

## V E R S

*A une généreuse Citoyenne, qui a souscrit  
pour une très-forte somme dans la cons-  
cription civique & militaire, & qui a voulu  
garder l'anonyme.*

---

**T**ON sexe n'est point fait pour l'horreur des  
combats;

La Nature l'arma pour un plus doux usage :

Conquiert tous les cœurs, y régner sans partage.

Voilà les vrais succès qu'il doit à ses appas,

O toi qui ne pouvant défendre la Patrie.

Lui donnes ta fortune au défaut de ton bras,

Crois-tu voiler ton nom ? ah ! tu n'y parviens pas :

Tous les bons Citoyens te nomment CORNELIE.

( Par M. Pasquet ; Aide-Major dans  
l'Armée Bordelaise, & Membre de la  
Société des Amis de la Constitution. )

N°. 26. 25 Juin 1791.

G



## VERS DE M. ROUCHER,

*SUR le refus d'inhumer le corps de  
VOLTAIRE.*

QUE dis-je ? ô de mon Siècle éternelle infamie !  
L'hydre du Fanatisme, à regret endormie,  
Quand Voltaire n'est plus, s'éveille, & lâchement  
A des restes sacrés refuse un Monument.  
Eh ! qui donc réservait cet opprobre à Voltaire ?  
Ceux qui, déshonorant leur peux Ministère,  
En pompe, hier peut-être, auraient enseveli  
Un Calcas soixante ans par l'intrigue avili,  
Un Séjan, un Verrès, qui, dans des jours iniques,  
Commandaient froidement des rapines publiques.  
Leur règne a fait trente ans deuxer s'il est un Dieu;  
Et cependant leurs noms y gans dans le saint lieu,  
S'élevent sur le marbre, & jusqu'au dernier âge  
S'en vont faire, au Ciel même, un magnifique ou-  
trage.

Et lui qui ranima par d'étonnans succès,  
L'honneur déjà vieilli du cothurne Français,  
Lui qui nous retira d'une crédule enfance,  
Qui des persécutés fit tonner la défense :  
Le même en qui brillaient plus de talens divers ;  
Qu'il n'en faut à cent Rois pour régir l'Univers,

Voltaire n'aurait point de tombe où ses reliques  
 Appelleraient le deuil & les larmes publiques ? . . .  
 Et qu'importe après tout à cet homme immortel  
 Le refus d'un asile à l'ombre de l'Autel ?  
 La cendre de Voltaire, en tout lieu révérée,  
 Eût fait de tous les lieux une terre sacrée :  
 Où repose un grand Homme, un Dieu vient habiter.

---

*Explication de la Charade, de l'Énigme &  
 du Logogriphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Trouver* ; celui  
 de l'Énigme est *Levres* ; celui du Logogriphe  
 est *Ortie*, où l'on trouve *Or, Ros, Rôtie*.

---

CHARADE.

SI je dors, mon premier m'est utile par-tout ;  
 Mon second me conduit sans craindre de battrie ;  
 Le Soldat ne saurait abandonner mon tout  
 Sans être sur de champ privé de la lumière.

(Par trois jeunes gens, âgés de 12 & 13 ans.)

## É N I G M E.

**J**E trouve mon tombeau dans le sein de celui  
 Qui me reçoit & me donne un appai ;  
 Mais qu'on ne fouille point pour trouver ma  
 substance.  
 Car je n'ai plus de corps quand je perds l'existence.  
 ( Par un Abonnè. )

## L O G O G R I P H E.

**Q**UAND je suis bon , je suis délicieux ;  
 Mais autrement je ne vaux pas le Diable.  
 Souvent & trop souvent je fais des malheureux ;  
 Aussi pour bien des gens suis-je fort redoutable.  
 Dans mes six pieds je présente aux Lecteurs ,  
 Ce qui les fait distinguer de la bête ;  
 Le nom de ces trois grands Seigneurs ,  
 Dont chacun fit présent honnête  
 Au fils unique du Très-Haut ;  
 Ce qu'on doit savoir comme il faut  
 Pour chanter un air de musique ;  
 Ce qui fait vieillir Angélique ;  
 Ce qui tourmente les chevaux ;  
 Ce qu'on ne fait qu'au sein des eaux.  
 ( Par M. Houffaiè. )

---

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.
 

---

*M É M O I R E S de la Vie privée de Benjamin Franklin , écrits par lui-même , & adressés à son Fils ; suivis d'un Précis historique de sa vie privée , & de plusieurs Pièces relatives à ce Pere de la Liberté. A Paris , chez Buisson , Libr. rue Haute-feuille , N<sup>o</sup>. 20.*

**Q**UOIQUE la partie de ces Mémoires de Franklin , écrite par lui-même , n'aille guere au delà de sa trentième année , & s'arrête à une époque bien antérieure à sa vie politique , & même à la brillante réputation que lui donnerent ses découvertes en physique , ces Mémoires n'exciteront pas moins la curiosité des Lecteurs avides de connaître les détails de la vie d'un grand Homme. Cette carrière de gloire ouverte sous des auspices si humilians aux yeux de l'orgueil Européen ; le futur Législateur de l'Amérique , entrant de nuit dans Philadelphie , sans savoir où coucher , mangeant un morceau de pain le long des rues , dans une ville où , cinquante ans après , son nom devait

être l'objet de la vénération publique ; un  
 Garçon d'Imprimerie destiné à devenir un  
 des Auteurs de la Liberté dans sa Patrie,  
 & l'un de ses Héros dans une partie de  
 l'Europe ; voilà ce qui eût paru impossible  
 au commencement du siècle, & ce qui  
 n'est qu'admirable à la fin. C'est un plaisir  
 de se représenter l'étonnement de nos  
 Grands d'Europe, vers l'année 1730, si  
 un esprit prophétique, leur annonçant les  
 destinées de Franklin & de Jean-Jacques  
 Rousseau, leur eût dit : Deux hommes de  
 la classe de ceux que vous nommez gens  
 du Peuple, pauvres, dénués jusqu'à cou-  
 cher à la belle étoile ; l'un, après avoir  
 fondé la Liberté dans son pays ; l'autre,  
 après avoir posé les premières bases de  
 l'organisation sociale, auront l'honneur  
 d'avoir, à côté l'un de l'autre, ou en regard,  
 une statue dans le temple de la Liberté,  
 Française, à Paris. Ces deux derniers mots  
 n'eussent point paru faciles à expliquer.  
 La surprise n'eût pas diminué, si on eût  
 dit à nos importans que les coopérateurs  
 d'un de ces grands Hommes, Membres  
 d'une petite Société fondée par lui, dans  
 une ville de l'Amérique septentrionale,  
 étaient de petits Artisans, des gens de  
 métier, un Menuisier, un Commis de  
 Marchand, un Arpenteur, un Clerc de  
 Notaire, un Cordonnier, qui s'avisèrent  
 de mêler la culture de leur raison à leurs

travaux journaliers, & dont quelques-uns avoient de profondes connoissances dans les mathématiques. Voilà des mœurs dont presque aucun Français n'avoit l'idée : & de nos jours mêmes, combien d'entre eux s'étonnaient en apprenant que Genève & la Suisse offraient ce mélange de la culture des Sciences & de la pratique des métiers les plus vulgaires ! C'est pourtant le spectacle que la France présentera presque par-tout dans un assez petit nombre d'années ; & ce changement sera l'effet, non seulement de la révolution dans les idées, mais de la nature des choses, & de la nécessité qui forcera les hommes à faire usage de tous leurs moyens de subsistance, sans avoir à combattre d'absurdes préjugés qui n'existeront plus, ou qui rendront ridicule la classe de Citoyens où ils pouvoient se conserver.

Ces Mémoires de Franklin seroient encore recommandables, quand il n'eût été qu'un Citoyen obscur, un bon père traçant à ses enfans le tableau de la vie, & leur montrant, par son exemple, tous les fruits qu'on peut tirer de l'emploi du temps, de la sobriété, de l'industrie, de la vigilance, envisagés comme moyens de fortune & de considération publique, dans un pays libre. Ce fut, en effet, par ces qualités, que Franklin se mit à portée de cultiver les talens littéraires & politiques, & de donner, en tout genre, l'essor à son génie.

G 5

Il joint à ses leçons, l'aveu de ses fautes, franchise qui, en le faisant aimer, ajoute à l'autorité de ses conseils; c'est la simplicité du bonhomme Richard, mêlée au ton de la paternité. Mais ce pere est Franklin, & à l'Histoire de sa vie, écrite pour ses enfans, il joint celle de son esprit & de son ame. Attentif à saisir les rapports des petites choses aux grandes, il montre l'influence des petits événemens de la jeunesse sur le caractère, sur les idées qui déterminent les habitudes de toute la vie, sur les principes qui, dans la suite, décident le parti qu'on prend dans les circonstances les plus importantes. Il raconte comment s'était formé en lui ce goût d'ironie Socratique, de questions plaisantes ou captieuses, qu'il avait conservé jusque dans sa vieillesse. Ce fut le fruit de la lecture répétée de Xénophon, & particulièrement des choses mémorables de Socrate. Les Vies de Plutarque, son autre livre favori, développerent en lui ce grand sens qui depuis le dirigea dans sa vie politique comme dans sa vie privée.

On a joint à ces Mémoires la continuation de la Vie de Franklin, écrite par un Anglais qui paraît plus attaché aux intérêts de la mere Patrie qu'à ceux du genre humain, & aux principes de la Liberté. On y rend justice à Franklin, comme homme de Lettres & comme Physicien. Mais on dé-

plore le malheur qu'il eut de souiller sa gloire, en se jetant dans la carrière politique où il développa, dit-on, un grand Machiavélisme. Les noms de boure-feu, d'incendiaire ne lui sont pas épargnés, non plus que les épithetes de pervers & de perfide. Cette colere des petits fripons diplomatiques d'Europe contre un grand Homme, contre un des Auteurs de la Liberté Américaine, est tout-à-fait amusante. N'imaginant pas qu'en politique on puisse dire la vérité, & n'ayant pas voulu la croire, lorsque Franklin la leur dit avec une franchise héroïque, à la barre du Parlement d'Angleterre, ils ne regardent leur propre incredulité que comme un piège qu'il leur avait rendu. Ce n'est à leurs yeux qu'une ruse nouvelle dont ils se reprochent d'avoir été dupes; & ne pouvant nier qu'on leur avait parlé vrai, ils s'imaginent qu'on leur avait parlé vrai pour les tromper, & pour n'être pas cru; semblables à ce Général qui, averti par son adversaire de tout ce que celui-ci projetait d'exécuter dans la campagne prochaine, ne prit que de médiocres précautions contre des projets annoncés, portant ailleurs une partie de son attention & de ses forces; ce qui fit dire à son adversaire vainqueur: Je n'y conçois rien, je lui avais tout dit.

La plus grande partie des reproches faits à Franklin dans l'Ouvrage de l'Ecrivain Amé-



glais, prend sa source dans cette absurde idée que la Révolution Américaine est l'ouvrage d'un seul homme, ou de quelques hommes que l'on qualifie de factieux, méprise commune en tout pays aux Agens du Gouvernement qui vient de succomber. Accoutumés à voir souvent l'influence d'un seul homme dans le Gouvernement, lorsqu'il était dans sa force, ils se persuadent que les changemens qui surviennent sont aussi l'ouvrage d'un petit nombre d'hommes, & ne démêlant point la multitude de causes qui préparent & opèrent une Révolution, ils arrêtent leurs regards & leur haine sur un petit nombre de personnes que leurs talens, leurs places, leur réputation, ou même le hasard des circonstances exposent le plus au grand jour. On ne considère pas que ces hommes n'ont d'existence & de force, que parce qu'ils sont les organes d'un intérêt commun & du besoin général. Lui seul consume les Révolutions qui ne peuvent s'opérer que quand elles sont inévitables; chaque génération les regardant comme un fardeau qu'on voudrait rejeter sur la génération suivante, & dont on ne se charge que lorsque les maux publics sont devenus un fardeau non moins pesant. Dans ce dernier état de choses, quelques hommes de génie, calculant la pente de l'esprit national, & envisageant toutes les ressources qu'il multiplie, paraissent les chefs d'une opposition

qui, étant générale, ou presque générale, ne peut, dans un pays libre, ou qui cherche à le devenir, être l'ouvrage de quelques individus. Et en effet, quel autre motif que le sentiment d'un intérêt commun peut rassembler autour d'eux leurs égaux & la majorité du Peuple? On cite en preuve de l'illusion qu'on peut faire à la multitude, plusieurs exemples pris dans l'Histoire Grecque ou Romaine, ou même quelques exemples plus modernes; mais on oublie la prodigieuse différence des temps, des lieux, des mœurs, &c. &c. On oublie sur-tout ce moyen puissant qui manquait aux Anciens, l'Imprimerie, qui, en peu de jours & à de grandes distances, rallie les esprits à la raison, à la cause publique, dissipe les illusions, détruit les erreurs, les mensonges, les calomnies qu'elle-même avait d'abord propagées; enfin amène cet instant où les choses se substituant aux hommes, les petits ambitieux se trouvent bientôt démasqués, & où l'ambitieux, doué de génie, se voit contraint de fonder sur l'intérêt général le succès de son ambition.

A l'égard des Peuples modernes, à qui l'Imprimerie n'a procuré qu'une liberté imparfaite, achetée par de longs troubles ou par de grandes calamités, il faut considérer que la conquête de la liberté y fut essayée dans un temps où la raison publique n'était point assez avancée, & lorsque les prin-

cipes constitutifs d'un ordre social utile à tous, ne brillaient point d'une lumière qui pût attirer tous les yeux. Cette lumière brillait pour l'Amérique à l'époque de sa Révolution; la France, à l'époque de la sienne, paraissait bien loin de ce terme; mais les causes qui l'y ont poussée rapidement, sont trop connues pour qu'il soit besoin de les rappeler. Quoi qu'il en soit, il est également vrai pour l'Amérique & pour la France que les Chefs apparens de la Révolution ont pu en être les fanaux, mais n'en ont point été les boute-feux. Franklin sur-tout est au dessus d'un tel reproche. Il avait frémi des suites d'une rupture avec la mere Patrie; il voulait la paix; mais il ne la voulait pas au prix de la servitude; & forcé de choisir entre la servitude & la guerre, il se détermina pour la guerre, plutôt que de subir le joug d'un Gouvernement oppresseur.

Voilà ce que ne lui pardonne pas son Historien, bien affligé que Franklin se soit avisé d'être un politique, & ne se soit pas borné à mettre au jour *une infinité d'inventions utiles à l'Humanité*. Il admire beaucoup quelques stances tracées sur un petit poêle en forme d'urne, imaginé par le Docteur Franklin, & pratiqué de manière que la flamme descend au lieu de monter. C'est de cette dernière circonstance, que le Poète tire un éloge malin.

Il s'éleva, comme Newton, à une hauteur qu'on croyait inaccessible; il vit & observa de nouvelles régions, & remporta la palme de la Philosophie.

Avec une étincelle qu'il fit descendre du Ciel, il déploya à nos yeux de hautes merveilles, & nous vîmes, avec autant de plaisir que de surprise, les verges miraculeuses nous protéger contre le tonnerre.

Oh! s'il eût été assez sage pour suivre, sans déviation, le sentier que lui avait tracé la Nature, quel tribut d'éloges n'aurait pas été dû à l'instructeur, à l'ami de l'humanité! Mais hélas! le désir de se faire un nom en politique, dégradâ ses sublimes talens. Ce désir fut en lui une étincelle infernale qui alluma la sédition.

Aussi la sincérité écrira sur son urne: Ici repose l'Inventeur renommé. Son génie devait, comme la flamme, s'élever vers les Cieux; mais forcé & perverti, il descend vers la terre, & l'étincelle rentre au sombre séjour d'où elle était sortie.

On ne peut nier que ce rapprochement ne soit ingénieux. En voici un, d'un plus beau genre:

*Eripuit cœlo fulmen, scoptrurque tyrannis.*

Un Ministre de France, M. Turgot, alors en place, écrivant ce vers au bas

du buste de Franklin, tandis qu'un simple particulier Anglais rimait ceux dont on vient de lire la traduction ; c'était là un contraste qui n'était point à l'avantage du Versificateur Anglais ; peut-être même annonçait-il un changement marqué dans l'esprit des deux Peuples.

( C . . . )

---

*LA Légende dorée , ou les Actes des Martyrs , pour servir de pendant aux Actes des Apôtres ; Feuille périodique. A Paris , chez les M<sup>ls</sup>. de Nouveautés.*

DE toutes les Feuilles Aristocratiques, la seule qui soit parvenue à ma connaissance, c'est celle qui a eu tant de vogue, sous le titre d'*Actes des Apôtres*. Je ne sais si elle existe encore : les grandes réputations passent vite par le temps qui court ; c'est peut-être ma faute ; mais il y a long-temps que je n'entends plus parler de ces fameux *Actes*. Un galant homme de mes amis, à qui je ne connais qu'un défaut, celui de n'être pas extrêmement Révolutionnaire ; attendu qu'il n'aime que la paix, & que la paix & une Révolution ne vont pas très-bien ensemble, m'avait prêté des recueils de ces *Actes*, apparemment pour me convertir. Je